

La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux de Roger-Pol Droit

Présentation

La philosophie ne fait pas le bonheur !

La philosophie rend heureux ! Voilà ce qu'on nous chante, à présent, presque partout.

La rengaine de la philo-bonheur nous a submergés.

Plus moyen d'écouter la radio, pas possible d'ouvrir un magazine sans qu'elle nous fonde dessus. Elle a ses maîtres, ses méthodes, son marché. Elle imprègne l'air du temps, s'infiltré partout, s'immisce même là où ne l'attend pas... Grâce à la philosophie, soudain, le bonheur est devenu accessible à tous !

L'auteur se propose d'expliquer pourquoi cette rengaine de la philo-bonheur est fautive et mensongère, de quelle façon elle peut devenir, de surcroît, dangereuse et pour quelles raisons elle est essentiellement ridicule et risible.

Il ne s'agit pas de dénoncer telle ou telle personne mais de remettre en cause uniquement une vaste dérive, récente et grotesque, du discours collectif à propos de la philosophie et de son rôle qui serait avant toute chose, la capacité de fournir, à ceux qui le veulent, les moyens d'être enfin sereins, apaisés, équitables, épanouis.

L'obsession de rendre heureux qui a récemment envahi la philosophie n'a suscité que bien peu d'analyses. C'est son analyse qui fait l'objet du livre.

Bonheur, que ton règne vienne !

Qu'ils soient de gauche, de droite, nuls ou fins, les philosophes contemporains du bonheur, qu'apparemment tout distingue, sont brusquement devenus unanimes. Ils parlent d'une seule voix, oublient leurs divergences, se congratulent même, dès qu'il est question du bonheur. Tous disent qu'il nous attend, qu'il est à notre portée, en notre pouvoir. Tous soutiennent, identiquement, que la philosophie nous aide à le discerner, nous indique le chemin et que c'est sa vocation profonde.

Des exemples ?

Le philosophe André Comte-Sponville nous le dit: « Le but de la philosophie est la sagesse, donc le bonheur. » Il rappelle combien ce n'est pas là simple avis personnel, mais bien l'un des jugements les plus anciens et les mieux attestés de toute la tradition philosophique. Il fait sienne, à quelques nuances près, la définition fameuse qu'on

prête à Épicure: « La philosophie est une activité qui, par des discours et des raisonnements, nous procure la vie heureuse. »

Michel Onfray nous l'enseigne continûment : le plaisir est le but et le guide de toute vie, l'hédonisme en est la juste doctrine, le bonheur est à portée de présent, là, ici et maintenant, ancré dans l'instant. La philosophie nous y ramène en dissipant les illusions, les arrière-mondes, les faux-semblants qui nous gâchent l'existence.

Robert Misrahi, contre les pensées de l'absurde, du tragique, du désespoir, donne pour tâche à la philosophie de construire un bonheur réel, stable, plein, conscient de soi comme de l'univers. « Le bonheur, écrit-il, est simultanément de l'ordre de la réflexion et de l'ordre de l'existence, à la fois désir conscient d'être comblé et existence pensée comme plénitude. » À la construction de ce bonheur philosophique, il a consacré, dans le sillage de sa lecture de Spinoza, une série d'ouvrages où s'expose, comme méthode et mise en pratique, l'édification à la fois intellectuelle, sensible et charnelle d'une joie existentielle dans sa plénitude.

Luc Ferry a remis au centre des préoccupations contemporaines la réflexion antique sur la vie bonne - celle qu'on juge préférable, qui est censée générer le bonheur - et sur les critères contemporains qui pourraient permettre de la définir, après Nietzsche comme après Deleuze, en élaborant une sagesse pour notre temps. Pour lui aussi, pas de philosophie sans portée pratique, sans visée existentielle, sans contribution à une vie pleine et à un bonheur authentique. Il s'agit, par la philosophie, d'apprendre à « vivre sagement, heureux et libre autant qu'il est possible ».

Frédéric Lenoir médite également sur le bonheur, l'explique, le conseille, l'apprivoise et vous encourage, philosophes anciens ou orientaux à l'appui, à devenir heureux par « la connaissance philosophique, entendue comme exercice spirituel », car « elle permet la libération de la joie enfouie dans le cœur de chacun ».

Bertrand Vergely ne cesse d'écrire que le bonheur est bien ce que la philosophie vise, procure, permet.

Etc.

Les philosophes du bonheur ne sont nullement, en apparence, gens d'Église. Au contraire ... la plupart se disent athées ou agnostiques. Mais, ils ne se contentent pas de proclamer le ciel vide, de tourner nos regards vers le sol, de nous inciter à un bonheur humain, rien qu'humain, apparemment coupé des horizons religieux. Ils critiquent volontiers clergés, organisations religieuses et pouvoirs spirituels. Au nom du bonheur (conçu comme joie autonome et libre plaisir), ils fustigent volontiers les contraintes qu'imposent les dogmes, les institutions, et ceux qui les incarnent.

Mais ne sont-ils pas eux-mêmes des prêtres ? Parce qu'ils ressemblent fort, quoi qu'ils disent, à ce qu'ils combattent.

Directeur de conscience, philosophe du bonheur et coach de développement personnel peuvent sans doute avoir des divergences de rhétorique, des différences de style, voire des désaccords dogmatiques. En réalité, ils possèdent plus de traits communs : leur identité est d'être des précepteurs, donneurs de leçons.

Quand une vie demande comment parvenir à être heureuse, quand elle s'enquiert d'une méthode pour y arriver c'est qu'elle est déjà malade : le bonheur, s'il existe, n'est pas affaire de méthode, de réflexion, de philosophie mais de folie, de démesure, de pur hasard.

Bonheur, autrefois n'était que hasard

La conviction la plus antique est en effet que le bonheur, tout comme le malheur, survient, advient, surgit ... soudainement. Il nous tombe dessus, sans que nous en soyons jamais la cause, sans même que nous puissions le prévoir! Il faut y insister: ce bonheur-hasard, exactement aux antipodes de notre bonheur construit, semble bien être la première conception qui se soit développée chez les Grecs, chez les Romains, comme chez d'autres peuples de l'Europe antique.

Il est, cependant, même tout à fait indiscutable que des doctrines antiques ont prétendu établir que le bonheur était à notre portée, voire entre nos mains. Épicuriens, stoïciens, cyniques, sceptiques ont bien eu en commun d'affirmer qu'il nous était possible d'accéder au bonheur, malgré le règne du hasard, malgré les aléas de la vie, les catastrophes naturelles ou humaines, les fluctuations imprévisibles du cours de l'existence.

Mais ce ne fut pas la conception première.

Il n'est pas difficile de repérer la trace de ce lien premier entre bonheur et hasard, même s'il est depuis longtemps estompé, même s'il se trouve aujourd'hui carrément dénié. Il suffit de jeter un coup d'œil au vocabulaire. La plupart des langues indo-européennes ont conservé, dans les noms qui servent à désigner le bonheur, la marque de la chance, de l'imprévu, du hasard. A titre d'exemple (mais il y en a d'autres dans l'ouvrage), en français, un « heur » est un fait fortuit, un événement, une situation arrivant d'un coup, sans qu'on l'ait décidé. « Bon heur », c'est donc tout simplement bonne chance, beau hasard, heureuse rencontre. De même que « mal heur » n'est que « pas de chance », mauvaise pioche, sale coup du sort ... Ce qui nous arrive est faveur ou défaveur, plaisir ou souffrance, joie ou affliction, mais nous n'y sommes pour rien ! Nous n'avons aucune prise sur cette loterie. Voilà ce que dit, d'abord, le mot français.

Le lien premier entre bonheur et hasard est donc bien attesté dans les langues

européennes. Partout, l'idée de départ est semblable: les événements qui nous satisfont, nous rendent joyeux, nous procurent du plaisir, viennent par eux-mêmes, comme ils veulent, non pas quand nous le voulons, ni selon nos actions. Nous n'avons donc aucun pouvoir sur notre bonheur ...

Les événements qui nous rendent heureux surviennent indépendamment de notre contrôle. Ils adviennent par eux-mêmes, par hasard, de manière contingente, arbitraire, voire incompréhensible ou injuste. (Voilà ce qu'ont d'abord pensé les Grecs : la vie heureuse des mortels, si jamais elle existe, dépend de la seule volonté des dieux, de leurs décisions opaques, de leurs arrêts obscurs)

De toute évidence, pareille conception est très éloignée de la nôtre. Cette représentation d'un bonheur de hasard, venant sans motif, sans que nous puissions savoir ni comment ni pourquoi, partant sans raison, inaccessible à notre intelligence comme à nos actes, se situe à l'exact opposé de notre intuition contemporaine d'un bonheur construit, conservé, stable.

Et très difficile à assumer, car cela revient à décider d'endurer le hasard. Il faut alors accepter, d'une manière finalement héroïque, d'être dessaisi du cours de sa propre existence, assumer d'être ballotté d'extases en souffrance.

On ne s'étonnera pas que cette option soit largement minoritaire. Elle n'a pas rassemblé grand monde, dans l'histoire de la pensée. Mais elle est pourtant présente, et attestée chez quelques-uns. Nietzsche, et son *amor fati* (amour du destin) en est sans doute le dernier représentant. Il a su, mieux que personne, dire la vie comme aléa, écume du chaos, résultante des conflits. Il a insisté sur la nécessité de dire à la vie un « oui » intégral, englobant bonheur et malheur, joie et souffrance, loyauté et trahison, vice et vertu, santé et maladie ... Sans doute ce grand oui suppose-t-il une forme de noblesse qui ne semble plus de mise à la plupart de nos contemporains.

Pour éviter cette voie difficile, reste à découpler bonheur-hasard, c'est-à-dire, soit faire avec le hasard et le supporter (c'est l'option des Grecs anciens) soit éliminer le hasard ! Et créer un monde où le hasard serait maîtrisé, contrôlé, anéanti. Ce fantasme d'élimination finale de tout hasard travaille en sous-main une grande part des technologies actuelles, depuis celles de la génétique et du séquençage de l'ADN jusqu'à l'utilisation des *big data* dans l'univers numérique.

Une éradication complète de tout hasard étant non seulement lointaine mais heureusement impossible, le projet se contente de faire comme si le hasard avait disparu, en déniait son existence, en minimisant son impact.

L'important, pour l'instant, est d'avoir clairement entrevu ceci: bonheur, autrefois, n'était que hasard, bonheur, aujourd'hui, n'existerait que sans lui.

Les fausses évidences

Il semble que l'idée de « bonheur » soit magiquement devenue exempte de toute variation historique. Les nouveaux prêtres inventent donc, sans vergogne, des significations éternelles. « Bonheur » toujours veut dire « bonheur ». Pour Socrate comme pour Judith Butler, pour Saint Augustin comme pour Saint-Just et Saint-Exupéry, pour Plotin et Diderot comme pour le premier coach en bien-être venu. C'est très commode, de toute évidence. Mais, de toute évidence aussi, c'est faux.

Car nos prédicateurs s'appliquent obstinément à ne tenir aucun compte de ces écarts. Cette superbe indifférence à l'histoire leur permet quantité de tours de passe-passe. Il leur devient possible, par exemple, d'utiliser ce qu'Épicure dit du bonheur comme s'il parlait à présent et avait en tête, effectivement, la même chose que nous. Peu importe, d'ailleurs, que les citations convoquées soient signées Platon, Aristote, Montaigne, Spinoza ou Diderot. Leur diversité est sans importance, puisque « bonheur », pour nos prêtres, possède une signification immuable, intemporelle, insensible aux évolutions.

Car les philosophes de l'Antiquité ne parlent pas du tout du même bonheur que notre époque. Laisser croire que c'est le cas, supposer qu'ils ont en tête la même chose, et visent les mêmes objectifs que nos contemporains est une erreur, qu'il faut expliquer.

Un fossé profond

Le premier fossé entre le bonheur antique et le nôtre concerne le rapport entre le collectif et l'individuel.

Les Anciens ne concevaient le bonheur qu'en relation : avant d'être affaire personnelle, situation singulière, trajectoire individuelle, le bonheur constituait à leurs yeux une forme spécifique d'inclusion - dans la Cité, ou dans le cosmos, en tout cas dans un ensemble dont l'individu n'était qu'un élément. Ainsi Platon ne concevait pas de bonheur en dehors d'une inclusion de l'individu dans l'ordre du monde, à la fois cosmique et politique. Aristote ou Marc Aurèle, si différents qu'ils fussent, ne pensaient de bonheur possible qu'en relation à la structure des Cités, des pouvoirs, de la nature.

Il va de soi que le destin, heureux ou malheureux, demeurerait avant tout celui d'un individu. C'était bien telle personne que l'on pouvait dire heureuse, et non telle autre. Mais cette trajectoire singularisée ne pouvait être considérée comme « bonheur » qu'à la condition impérative de s'inclure dans un tout, de s'insérer dans un ensemble. Impossible, dans pareille perspective, d'être heureux pour soi seul. Le bonheur des Anciens ne pouvait pas se clore sur l'individualité. Celui

des Modernes, en revanche, doit toujours se replier sur l'individualisme.

Le second fossé concerne l'état d'achèvement du bonheur.

Tu vivras comme un dieu parmi les hommes », promet Épicure. Entendez: tu seras cohérent parmi les instables, serein parmi les agités, heureux parmi les égarés. Définitivement ... Car la sagesse, c'est la vie humaine, mais devenue « divine » - c'est-à-dire, pour les Anciens, stable, sans manque, sans peur, sans perturbation. Heureuse, évidemment, et de manière suprême, car désormais indépendante de la chance, des fluctuations du hasard.

Le but du philosophe : devenir sage. En finir ainsi avec le malheur, les peurs, les pathologies de toutes sortes empêchant les humains de vivre comme des dieux. Il suffirait donc d'imiter les philosophes antiques pour bâtir, grâce à eux, notre bonheur moderne !

Mais personne, en fait, n'a jamais su, si le moindre sage avait une existence réelle. Sa figure a tout de l'horizon qui recule à mesure qu'on avance. Et les stoïciens eux-mêmes confirment volontiers qu'ils ne sont pas dupes : « Il se pourrait que jamais aucun homme ne soit devenu sage. »

Les philosophes contemporains du bonheur se gardent bien, selon l'auteur, de pointer cette difficulté majeure : nos contemporains promettent des trucs qui marchent et « du résultat ».

Le troisième fossé est que la sagesse est au-delà du bonheur

Le sage échappe au malheur, certes, mais aussi au bonheur. Il se soustrait aux deux, se tient ailleurs. L'état « heureux » qu'atteint le sage évoque plutôt une situation neutre, ni malheur ni bonheur). Le sage continue sans doute à éprouver des émotions, mais il n'y est plus impliqué, comme s'il les contemplait du dehors. Les textes grecs parlent d'absence de troubles (a-taraxie) ou bien d'absence d'émotions (a-pathie) et les textes latins évoquent la *tranquillitas*, la *serenitas*, « l'égalité d'âme » du sage, ils disent autre chose que la recherche du bonheur des modernes.

Que le « bonheur » ne va pas de soi

Les philosophes du bonheur peuvent bien, en apparence, mettre en cause toutes sortes de piliers de nos sociétés - les médias, l'université, la psychanalyse, le capitalisme, la société industrielle, la recherche scientifique, les technologies et cent autres choses -, ils ne doutent pas une seconde de la quête universelle du bonheur, de sa légitimité profonde et du rôle souverain que doit y jouer - par leur entremise, cela va de soi... - la philosophie.

Tout être humain désire le bonheur, c'est le postulat de base, implicite que l'auteur questionne. Il ne manque pas de philosophes pour l'affirmer : Platon, Socrate, Aristote, Epicure, Sénèque, Augustin, Pascal, Descartes, Spinoza, Hume, etc. Le débat semble clos : il y a une quête universelle du bonheur par tout humain !

Mais on peut aussi dresser une liste de penseurs qui n'ont cessé de critiquer ce désir de bonheur : Depuis Sophocle : « Ne pas naître, voilà ce qui vaut mieux que tout », jusqu'à Cioran, au XX^{ème} siècle, dans *De l'inconvénient d'être né*, « Ne pas naître est sans contredit la meilleure formule qui soit. Elle n'est malheureusement à la portée de personne » ; les moralistes, comme La Rochefoucauld ont aussi souligné l'inanité et la vanité des rêves de bonheur; c'est Schopenhauer qui, parmi les philosophes, a refusé avec le plus de véhémence la mystification du bonheur, en dénonçant le caractère dérisoire de cette illusion ; après lui, Nietzsche a montré comment bonheur et malheur étaient tressés et inséparables.

Vouloir détruire, désirer saccager, décider de faire mourir ne sont pas simplement des erreurs, de faux biens, ni des bonheurs déguisés, travestis, déplacés. Si l'on prend au sérieux ce que la psychanalyse a établi de l'existence de la pulsion de mort, force est de conclure qu'il existe effectivement du négatif dans le psychisme humain, c'est-à-dire de la destruction et de la barbarie. Organiser son propre malheur et celui des autres est aussi une réalité humaine.

Toute l'humanité veut-elle le bonheur ? La conception chinoise de l'existence. selon François Jullien, dans *Nourrir sa vie. À l'écart du bonheur* s'inscrit en faux contre l'affirmation selon laquelle « tous les humains désirent le bonheur ». « La pensée chinoise, souligne François Jullien, n'a guère développé l'idée de finalité et, par suite, n'a pas explicité celle du bonheur. Ou plutôt s'en est-elle désintéressée. En Inde le bonheur consiste à ne plus renaître, à en finir avec la vie et son éternel recommencement.

Le désir du bonheur peut être secondaire : il est possible de préférer au bonheur la justice, la liberté, la dignité, la connaissance, la recherche de la vérité, le salut. Ou bien la vengeance, le meurtre, la destruction. Pour faire croire que le bonheur commande, qu'il constitue l'objectif normal et indépassable de l'existence humaine, la philo- bonheur fait obstinément l'impasse sur la philosophie, l'histoire, la complexité du psychisme, la diversité des civilisations.

Les sources de la philo-bonheur

L'hypothèse de l'auteur, c'est que la montée progressive du désir de bien-être dans la société à partir des années 1960 - en raison notamment de la lassitude de l'après-guerre, de l'installation de la consommation, du désenchantement croissant envers le politique - a fini par rencontrer plusieurs traits de la crise que traversait la philosophie: désintérêt massif du public envers la complexité des théories et des

écritures, mise en doute de sa place et de son rôle.

La philosophie ne pouvait plus prétendre à devenir une science. Elle avait échoué, d'autre part, à tenir la barbarie en lisière. Elle avait en fait perdu du terrain de tous côtés, en épistémologie comme en éthique, en politique comme en esthétique. Le seul registre où elle pouvait vraiment se donner libre cours, croire se régénérer, était celui, depuis longtemps déserté, du comment vivre, de la vie bonne, des conseils pour être heureux. Quand une demande sociale forte se tourna vers les philosophes pour solliciter leurs conseils de bonheur, au lieu de fuir horrifiés, ou bien de rire aux éclats, bon nombre se mirent à relire les vieux traités, à en réchauffer les recettes, à repeindre les Anciens. Inconsidérément.

Pourquoi ?

L'efficacité de la philosophie est postulée, affirmée, mais nulle part établie. Car ce postulat, en fait, a joué un rôle majeur dans l'histoire de la pensée philosophique. De Platon et des écoles de sagesse antiques jusqu'à nos prêtres de la philo-bonheur, un même fil rouge se retrouve, tressé à des cordages très dissemblables, mais à peu près toujours identique: la raison est capable de nous guider, de nous transformer, de domestiquer notre sauvagerie, de gouverner nos rapports aux autres et à nous-mêmes.

Toutefois, s'il fallait mettre en balance, par exemple, religions et philosophies, les premières suscitent des engouements et des formes d'emprise qui ont infiniment plus d'impact sur l'histoire, sur les civilisations et les individus que ces dernières. Il y a donc une surestimation des pouvoirs de la raison et une surévaluation de sa capacité à procurer le bonheur.

Kant avait déjà expliqué l'insuffisance de la philosophie pour atteindre le bonheur : il n'y a pas de savoir possible du bonheur : « le bonheur est un idéal non de la raison mais de l'imagination »

Sans conteste, le pouvoir de la rationalité est extrême quand il s'applique au monde matériel. La mathématisation du monde et son efficacité ont engendré les progrès des sciences, les transformations de l'existence par les techniques. Mais la rationalité n'a qu'un impact des plus faibles sur nos désirs, nos sentiments, nos affects, notre vie émotive, sentimentale...et, du coup, notre bonheur ou notre malheur.

L'illusion antique, mais aussi classique, de la philosophie fut de croire que la raison – à elle seule, par son pouvoir propre- pouvait modifier nos affects, réduire nos passions, dissoudre ou rectifier profondément nos désirs.

Ce fantasme fut partagé par les plus grands, avant d'être dissipé par les Modernes. Schopenhauer, Nietzsche, Freud, pour ne citer que ces trois là, montreront à quel point la raison appartient intégralement à la vie elle-même et que le gouvernement de soi, de sa vie, de ses volontés, de ses volontés de ses plaisirs ne peut être assuré par la raison ou par elle seule.

La question, dès lors, est de savoir par quel tour de passe-passe tout ce travail se trouve soudain ignoré.

Une des sources philosophiques du retour de la possibilité du bonheur par la philosophie vient des travaux de Pierre Hadot dont Roger-Pol Droit souligne, à juste titre, leur indéniable qualité et profondeur. Pierre Hadot a révolutionné notre perception de la philosophie antique.

Pierre Hadot a fait voir - avec force, clarté, exactitude -, combien ces hommes de l'Antiquité étaient, d'abord et avant tout, des « chercheurs de sagesse », des gens poursuivant, au moyen de leur travail intellectuel, un seul but: modifier leur existence. Il a établi comment ces philosophes antiques ambitionnaient effectivement une action thérapeutique, considéraient la vérité non comme objet d'une pure connaissance mais comme levier de transformation de la vie.

Mais il n'est pas du tout assuré que cette dimension propre à la philosophie antique puisse être ressuscitée dans la philosophie moderne. Et effectuer cette transposition, sans précaution est dommageable. Les exemples ne prouvent rien. Il est parfaitement possible de comprendre Leibniz, Kant, Hegel et de les discuter sans rien savoir de leur existence ni de leurs faits et gestes.

Le pire est de faire croire que le mode de vie du philosophe pourrait devenir le critère ultime de véracité de sa doctrine.

L'autre source est la demande sociale : être heureux est un impératif. Après l'échec des idéaux, les massacres du XXème siècle, le repli sur l'existence individuelle s'est imposé. Des philosophes ont accompagné cette demande au lieu de la questionner, et préfèrent la facilité des conseils aux exigences d'une philosophie conceptuelle, logicienne, mathématicienne ou métaphysicienne.

Conclusion

Roger Pol-Droit conclut ainsi : « À mes yeux, la philosophie, au lieu de courir après le bonheur, cherche la vérité. Elle s'efforce, par exemple, d'élaborer ou de justifier les lois des conduites collectives, s'interroge sur le sens du pouvoir et sa justification, sur la légitimité du devoir et sa possibilité, sur la justice et ses

contenus...La philosophie tourmente, de manière intelligente et positive. Elle complique le jeu, les évidences, la pensée. Elle complique donc l'existence, pour la rendre plus intense. Croire qu'elle simplifie la vie pour la rendre sereine est une illusion. Si la philosophie s'employait à dés tresser, à rassurer, à supprimer radicalement toute forme d'inquiétude, si elle avait pour but de garantir à la pensée comme au monde une vie confortable parce que enfin dépourvue de soucis, de questions, de perplexités, elle se serait reniée de manière abjecte.

La philosophie, à mes yeux, n'a pas à être optimiste ou pessimiste. Elle n'a pas à proclamer que le monde peut être un paradis, pas plus qu'à décréter qu'il est un enfer. Parce que sa tâche première est de refuser de considérer la vie sous un seul aspect, qu'il soit clair ou sombre...Elle fait concevoir les connaissances comme un mixte de vérités et d'erreurs, de science et de fiction, de certitude et de délire. Elle permet d'approcher l'existence comme un patchwork, où s'entrelacent raisons et déraisons, vie et mort, extases et souffrances, espoirs et désillusions, endurance et impatience ... sans oublier, évidemment, bonheurs et malheurs. Indéfiniment tissés les uns aux autres. Pour moi, c'est seulement ainsi que la philosophie peut être utile. Et même se montrer grande.

Du coup, finalement, qu'elle ne rende pas heureux, c'est tant mieux ! »